

fillette ne tarda pas à s'endormir de ce bon sommeil de seize ans, ce sommeil profond, tranquille et réparateur.

Depuis longtemps les coqs avaient chanté l'aube, se répondant d'un bout du pays à l'autre, quand elle s'éveilla.

Elle regarda, le soleil était déjà haut sur l'horizon.

—Ah ! paresseuse ! se dit-elle, si je dors ainsi, je ne ferai pas de longues étapes.

Elle s'arrangea, peigna ses admirables cheveux blonds et se remit en route.

Mais depuis deux jours, elle avait à peine mangé, et son estomac réclamait quelque chose,

Au loin dans la campagne elle ne voyait rien, ni un hameau, ni même une maison.

—C'est égal, se dit-elle, courage ! en haut de cette montée là-bas, j'apercevrai peut-être quelque chose !

A quelques pas de là, une haie montrait ses longues branches de ronces sauvages au bout desquelles pendaient des mûres très noires.

—Voilà mon affaire, se dit la fillette, avec cela, je patienterai.

Et son premier déjeuner fait, elle se remit très vaillante, à arpenter le long ruban gris qui s'en allait devant elle, à perte de vue.

En haut de la côte, ainsi qu'elle l'avait prévu, une grande étendue de pays se déroula devant ses yeux.

Une ferme considérable montrait, pas très loin, ses vastes bâtiments dont les toits rouges brillaient, aux premiers rayons du soleil levant.

—Là, se dit l'enfant, je trouverai bien à acheter un peu de pain, peut-être à travailler pendant quelques jours.

Une heure après elle arrivait au seuil de la cour carrée qui enserrait l'habitation.

Elle frappa à la porte, mais ne recevant pas de réponse, elle se décida néanmoins à entrer, et se trouva en présence d'une femme âgée, assise dans un fauteuil.

A l'aspect de la fillette, son panier sous le bras, elle cria d'une voix aigre :

—On ne reçoit pas les mendiantes, ici ; passez votre chemin, coureuse ! . . .

—Mais, madame, voulut répondre Clotilde, je ne mendie pas.

—Qu'est-ce que vous faites alors, à trotter seule sur les routes, pareillement ! . . .

—Je cherche de l'ouvrage.

—On la connaît cet ouvrage que vous cherchez, fainéante ! Allez-vous-en que je vous dis, ou je lâche Saturne sur vous.

Saturne devait être le molosse, qui en entendant prononcer son nom, tendit un peu plus fort au bout de sa chaîne ses muscles redoutables, retenus heureusement à la chaîne par un collier solide, à trois rangs de clous, la pointe en l'air.

Humiliée, mais cherchant à réagir, l'enfant s'éloigna murmurant :

—J'en verrai bien d'autres !

Une paysanne qui tirait une vache au bout d'une corde, la menant paître dans un plant de pommiers, la rencontra à quelques pas de là, comme elle essuyait ses yeux.

Elle s'arrêta soudain, frappée de la beauté touchante de cette douce fillette en larmes.

—Vous pleurez, petite ? fit-elle en la regardant. Qu'est-ce que vous avez donc, ma fille ? Je parie que vous vous êtes arrêtée chez la meunière et qu'elle vous a reçue à sa façon, la sans cœur !

Clotilde sourit de la perspicacité de la vieille.

—Elle a cru que je mendiais, dit-elle, et il est sûr qu'elle n'est pas tendre.

—Vous ne mendiez pas, mignonne, alors, qu'est-ce que vous faites ?

—Je vais à Paris où j'espère avoir encore quelques parents, car mon père et ma mère sont morts.

—Orpheline ! . . . Oh ! le pauvre agneau du bon Dieu ! . . . Et vous allez ainsi à pied, mon chérubin ?

—Oui, madame, parce que je ne suis pas assez riche pour prendre le chemin de fer, mais je suis très forte, et j'arriverai bien tout de même.

—Comme elle dit ça, la naïve ! . . . Et les rencontres mauvaises, mon enfant ?

—Je m'en garderai, avec l'aide de Dieu.

—Ce sera difficile, mais j'ai mon idée. Avez-vous mangé, petite ?

Clotilde rougit.

—Pas encore ce matin, à part quelques mûres sauvages. Aussi je voudrais bien trouver à acheter un peu de pain.

—Bien, ma fille, venez avec moi.

L'enfant obéit.

—Laissez-moi d'abord aller attacher Rosette au champ, dit la paysanne, après vous viendrez casser la croûte à la maison.

Un quart d'heure après, en effet, la Normande introduisait l'orpheline dans une petite chaumière très propre, qui lui rappela l'intérieur de la pauvre Martine où s'était écoulée sa première enfance.

—Là, ma petite, lui dit-elle, mettez-vous à cette table, nous allons manger tantes les deux une bonne soupe au lait bien chaude. Après cela, un charretier de mes parents passera sur la route. Il va de Caen à Evreux, ce sera bien le diable s'il n'a pas une petite place sur sa voiture, pour vous, et vous aurez toujours fait la moitié de la route.

—Comme vous êtes bonne, murmura l'enfant attendrie ; vous ne me connaissez pas cependant, madame !

—Non, mais vous avez une jolie figure d'ange, bien douce et bien honnête ; c'est plaisir de vous aider.

Et puis . . . fit-elle avec un soupir, ma fille est loin, aussi ; elle est placée à Paris où elle gagne sa vie et la mienne, car c'est une brave créature ; si jamais elle était dans l'embarras, je serais bien aise qu'elle trouvât quelqu'un pour l'aider, n'est-ce pas ? . . . Alors je fais aux autres ce que je voudrais qu'on fasse pour elle. C'est-y pas naturel ?

—Oh ! si ! mais c'est rare. Comment s'appelle-telle votre fille ? Voulez-vous me donner son adresse, je lui dirai combien vous êtes bonne ?

—Ma fille s'appelle Sidonie Dantart et elle est placée rue de Trévise, 25, chez des gens bien comme il faut.

—Rue de Trévise, 25, répéta Clotilde, je me souviendrai.

La mère Dantart, en attendant l'arrivée de son parent le roulier, fit raconter à la jeune fille son histoire.

Celle-ci naïvement lui dit :

—A quoi sont exposées ces pauvres jeunes filles, cependant, dit-elle avec un gros soupir. Et dire que la mienne en a peut-être vu autant. Ah ! ma petite ! . . . avec cette figure-là, ça sera dur, toute seule, de rester honnête.

—J'essayerai pourtant ! dit l'enfant, avec un beau sourire calme et confiant.

Vers dix heures, le roulier annonça son arrivée en faisant claquer son fouet depuis le haut de la côte.

—Voilà Firmin, dit la mère Dantart, je savais bien qu'il devait passer aujourd'hui.

Et elle sortit de la maison, s'avançant jusqu'au milieu de la route.

—Bonjour, cousine, dit en même temps un homme entre deux âges, aux cheveux grisonnants, au visage très bon et très honnête. Quoi de nouveau ce jour ?

—Un service à te demander, Firmin.

—Si je puis . . .

—Tu peux.

—Qu'est-ce que c'est, voyons voir ?

—Une jeunesse qui va seule de Caen à Paris ; peux-tu la porter jusqu'à Evreux ? Ça sera toujours autant de pris, et en ta compagnie, elle évitera les mauvaises rencontres.

—Tu la connais ?

—Non, mais ça à l'air si honnête !

—L'air et la chanson, c'est souvent deux.

—Je ne crois pas cette fois-ci.

—Elle est là ? . . .

—Oui.

—Dis-lui qu'elle monte, après tout si ça te fait plaisir ! . . .

—Oh ! tu es le meilleur des hommes. Veille bien sur elle. C'est une inconnue c'est vrai . . . mais je ne sais pas pourquoi, elle m'intéresse, cette mignonne.

Clotilde vint.

Firmin la dévisagea.

Et le brave homme qui avait cinq enfants, dont une fillette de l'âge de l'orpheline, fut vite conquis

par le clair regard, l'attitude modeste, et l'honnête physionomie de la petite voyageuse.

—Montez là-haut, mon enfant, lui dit-il. C'est chargé, mais vous n'êtes pas bien lourde, et mes trois bêtes ne s'apercevront guère que vous êtes là.

Clotilde embrassa la mère Dantart, n'osant pas lui offrir d'argent pour son déjeuner, et très lestement, grimpa jusqu'au faite des caisses entassées sur la charette.

En route, Firmin vint s'asseoir pas loin d'elle.

—Pour lors, demanda-t-il, vous allez à Paris ?

Il scrutait son frais visage de ses fins yeux normands, trouvant extraordinaire qu'une fillette si jeune et si jolie courût ainsi les chemins toute seule.

Ne serait-ce pas quelque petite révoltée, fuyant la maison paternelle et laissant derrière elle des parents désespérés de son absence ?

Ces enfants, ça pense si peu quelquefois à ceux qui les ont mis au monde ! . . .

En frissonnant, le brave homme songea à ce qu'il deviendrait si jamais la sienne lui faisait un coup pareil.

Mais Clotilde le détrompa.

Avec un accent, à la sincérité duquel on ne pouvait se tromper, elle lui raconta peu à peu sa vie.

—Comment s'appelle cette coquine où vous étiez placée en dernier lieu, ma petite ? demanda-t-il à la jeune fille, les yeux allumés de colère.

—Vous ne me croyez pas ? l'interrogea à son tour Clotilde, qui n'avait cependant raconté la chose qu'avec toutes sortes de réticences et de ménagements.

—Ah ! Dieu si ! . . . Mais je voudrais savoir le nom de la gueuse qui a eu le cœur d'agir ainsi avec une pauvre petite abandonnée comme vous.

—Alors, c'est inutile que je vous le dise ; car ça ne pourrait que lui porter tort, et ce serait mal de ma part.

Le roulier très ému, ne répondit pas.

Au bout d'une heure, tout à coup il dit à sa petite compagne :

—Alors vous allez à Paris ?

—Oui.

—Moi, je vous porte jusqu'à Evreux, c'est entendu, mais après, comment ferez-vous ?

—La route ?

—Et à pied, donc.

—Et si vous rencontrez des chenapans ?

—Je me défendrai.

—Pauvre petite ! Et la force ?

—Dieu m'aidera.

—Heu ! . . . Il faut mieux prendre le chemin de fer.

Clotilde rougit jusqu'à la racine des cheveux.

—Vous n'avez pas d'argent pour la place, reprit le brave homme ; vous n'avez pas besoin de me le dire, je le comprends, et ce n'est pas un crime, au contraire. Mais voulez-vous en gagner ?

—Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour cela ?

—Entrer dans la manufacture pour laquelle je travaille. On est pressé dans ce moment-ci, et on demande des repriseuses pour les pièces qui s'endommagent au tissage. Puisque vous travaillez bien, vous aurez vite gagné votre voyage. Ça vous va-t-il ?

—Je crois bien, et je vous remercie.

—Vous savez, dans une fabrique comme celle-là, où il y a beaucoup d'ouvriers, il s'en trouve de tous.

Faudra ouvrir l'œil.

—N'ayez pas peur. Je vous ai dit que j'étais vaillante.

—Et je crois. A Paris, Sidonie Dantard qui est une bonne fille vous donnera un coup de main.

Le soir arriva.

Les chevaux qui s'étaient reposés et avaient mangé l'avoine reprirent leur route.

Firmin, qui avait exigé que Clotilde partageât son repas, la fit coucher dans la civière qui est au-dessous de la voiture et qui sert surtout d'ordinaire à porter la nourriture des bêtes.

Il l'enveloppa soigneusement dans sa limousine et lui mit encore de la paille sur les pieds pour qu'elle n'ait pas froid, absolument comme il eût fait pour sa fille à lui . . .